

- Bertrand Puard -

# LUPIN

ÉCHEC À LA REINE



# CHAPITRE

# 1

*Paris, juillet 2004*

Édith prêta l'oreille. Elle venait enfin d'éteindre sa lampe de chevet, après ses dix pages de lecture quotidienne. Jamais une de plus ni une de moins. Elle tournait cinq fois la page et refermait le livre. C'était son rituel du soir. Son mari, Jules, avait lui pour politique de ne jamais s'arrêter au milieu d'un chapitre. Ce n'était pas pour cela, toutefois, qu'ils faisaient chambre à part. Quant à son fils, Benjamin... Édith préférerait ne pas y penser. Son fils unique n'avait jamais aimé la lecture et il s'agissait là d'un de ses grands regrets de mère... Dans la famille, chacun avait ses petites habitudes ; c'était d'ailleurs ce qui permettait à tout le monde de bien s'entendre, ou plutôt de se supporter.

Elle venait donc d'actionner l'interrupteur de sa lampe et, après le clic habituel, il lui avait semblé entendre un autre bruit étrange, en écho, une sorte de clac étouffé provenant du rez-de-chaussée de la villa.

Édith se redressa sur son oreiller. Jules avait peut-être fait tomber un objet sur le sol de son bureau ou bien s'était cogné quelque part, à cause de son état. Lorsqu'elle avait quitté son époux, qui ne voulait pas se coucher malgré l'heure tardive, elle aurait pu, rien qu'en respirant son haleine, déduire quelle

quantité de whisky single malt il avait ingurgitée lors de cette soirée entre amis.

Trop, en tout état de cause.

Il y eut un nouveau bruit, une sorte de cri, très bref. Édith se rendit compte à cet instant qu'elle n'avait pas fermé les volets. La chambre était plongée dans l'obscurité, mais un rayon de lune éclairait la couverture de son roman policier : *Requiem pour un Fauve*, où la célèbre *Femme au chapeau* de Matisse se trouvait lardée de multiples coups de poignard. La lame de l'arme, fichée dans une plume écarlate, rutilait ironiquement sous le faisceau d'argent.

Édith tâtonna pour trouver l'interrupteur de sa lampe de chevet mais, n'entendant plus rien, se ravisa. Et si ces sons étranges provenaient du jardin ? Son réveil indiquait qu'il était minuit passé. Cela lui semblait une heure bien tardive pour que les enfants des voisins, les Anfredi, jouent dans le jardin contigu à celui de la villa. Édith secoua la tête. Non, décidément non... Les Anfredi étaient des gens bien sous tous rapports, lui président de la filiale française d'un grand groupe pétrolier italien, elle cliente fidèle des magasins d'antiquités Férel, dont Édith et son époux étaient propriétaires. Trop bien élevés, donc, pour laisser leurs deux gamins s'ébrouer sur leur pelouse à cette heure. Les nuits étaient chaudes en ce début de grandes vacances, mais tout de même...

Pour s'en assurer, elle se leva et fit quelques pas vers la fenêtre. Le jardin voisin était, tout comme le sien, plongé dans l'obscurité. On y distinguait juste le haut d'un tipi, mélange hétéroclite de bois et de paille, que le père avait installé la semaine passée, avec l'aide de Jules et de Benjamin, pour l'anniversaire d'Alessio, le plus jeune de ses deux fils.

Édith retourna vers son lit mais ne s'y installa pas. Ces bruits aussi brefs que curieux l'avaient tirée de son assoupissement. Aussi enfila-t-elle sa robe de chambre de soie et se dirigea-t-elle vers la salle de bains. Sa gorge était sèche, trop sèche même. Il lui fallait un verre d'eau fraîche.

Une porte claqua violemment au rez-de-chaussée. Édith sursauta et, par réflexe, se blottit dans un coin d'ombre de la mezzanine. Il y avait une lumière allumée en bas, probablement celle du petit couloir menant au bureau de Jules.

Elle sentait son cœur battre à lui rompre la poitrine. Une telle agitation à cette heure, ce n'était pas concevable de la part de son époux. Elle hésita à l'appeler. Après tout, si c'était lui qui... Mais elle entendit à cet instant un « Assez ! » lancé d'une voix très vive, très haute, qui n'était pas celle de Jules.

Recevait-il de la visite ? Non, il l'aurait informée de la présence d'un visiteur nocturne...

Elle sursauta à nouveau. Cette fois, c'était un bruit de verre brisé, très net, très distinct, provenant du bureau de son époux.

L'antiquaire tenta de maîtriser l'angoisse qui lui cisailait le torse. Il se passait quelque chose en bas. Quelque chose de grave. Fallait-il appeler la police ? Elle avait laissé son téléphone portable dans la cuisine, il ne lui restait plus que le fixe de sa chambre. Mais elle se ravisa. Il s'agissait peut-être d'une simple dispute entre son mari et un fournisseur ou un client nocturne. Ce n'était pas la première fois que Jules recevait en secret dans son bureau, au milieu de la nuit, pour régler une affaire qui demandait de la discrétion. « Une transaction louche », comme aimait à les nommer bêtement Benjamin, pensa Édith. Elle serait finaude d'avoir ouvert la porte aux policiers, qui ne manqueraient pas de se

lancer dans un inventaire de la villa, fort gênant pour leurs affaires. Le métier d'antiquaire et de marchand d'art nécessitait parfois qu'on agisse aux marges de la légalité. Une règle implicite du milieu, que les autorités jugeraient avec sévérité.

En bas, la discussion s'était engagée. Étouffée.

Édith regagna sa chambre et referma la porte le plus délicatement possible. Sa gorge était d'une aridité telle que chaque déglutition était un supplice. Elle savait que Jules gardait dans sa table de chevet un pistolet de poche. Il lui avait toujours répété que l'arme était chargée et qu'il suffisait d'enlever le cran de sûreté pour la rendre opérationnelle.

À tâtons, elle trouva la crosse du pistolet, qui lui sembla glacée. Édith s'empara de l'arme tandis qu'en bas les voix enflaient.

— La seconde ! entendit-elle distinctement.

Ce n'était pas le timbre de Jules. Elle se décida à descendre.

Édith fit le chemin dans le noir, se refusant à allumer la moindre lumière. Fort heureusement, elle savait combien l'escalier qui menait au rez-de-chaussée comptait de marches, et son esprit avait mémorisé depuis longtemps leur hauteur. Elle abandonna le tapis pour le marbre, et le contact froid de la pierre agit sur elle comme un électrochoc. Lorsqu'elle passa devant la double porte de la salle à manger, le dos collé contre le mur, le doigt sur la gâchette, elle se sentit rassurée par l'odeur douceâtre du papier d'Arménie qu'Anémone avait fait brûler sur ses instructions.

Édith ne se trouvait plus qu'à quelques pas de la porte du bureau. Elle s'arrêta net.

— C'est maintenant, Férel ! tonna la voix.

La phrase avait claqué. Désarçonnée, elle fit un pas malencontreux en arrière et heurta un petit guéridon sur lequel

était posé un vase Ming du XVII<sup>e</sup> siècle, blanc et bleu, aux motifs floraux. Déséquilibré, le précieux objet suivit brièvement les oscillations d'Édith avant de rencontrer le marbre et de s'y briser.

Alors, tout se précipita.

Il y eut une brève accalmie derrière la porte du bureau. Puis un bruit de meuble qu'on déplace, suivi de celui d'une chute.

Édith bondit vers la porte et, comme guidée par une volonté dont elle espérait qu'elle ne relevait pas de l'inconscience, elle l'ouvrit en grand.

Le battant claqua contre le mur et elle entendit un premier coup de feu.

Ce n'était pas elle ! Son doigt tremblant se trouvait toujours sur la gâchette.

Édith discerna une silhouette noire sur sa droite qui s'apprêtait à sortir.

— Jules ! cria-t-elle.

Mais était-ce seulement lui ?

Pas de réponse. La lumière s'éteignit. La baie vitrée était ouverte. Deux ombres filaient déjà dans le jardin. L'homme qui lui avait fait face s'élança à son tour. Ce n'était pas Jules, c'était un cambrioleur !

Édith le visa. Le pistolet cracha deux projectiles coup sur coup, dans un vacarme assourdissant. Elle ne sut pas si elle avait touché le fuyard ou si les balles s'étaient perdues. Elle lâcha l'arme, recula de trois pas et s'effondra dans le fauteuil de son mari. Elle ne voyait rien, n'entendait plus.

Cela ne servait plus à rien d'appeler Jules. Elle se trouvait seule dans le bureau. Son époux avait disparu.

Quelques instants plus tard, lorsque Édith recouvra une partie de ses esprits et alluma la lampe halogène, elle constata que le bureau de son époux était parfaitement en ordre et la porte du coffre-fort parfaitement fermée.

Que faisait donc Anémone, la cuisinière ? Et Joseph, le majordome ? Ses deux employés dormaient sur place, au rez-de-chaussée, à l'autre bout de la villa, certes, mais les deux coups de feu avaient bien réveillé le voisinage. Par la baie vitrée du bureau, Édith voyait les fenêtres des demeures s'éclairer les unes après les autres, formant autour du parc Montsouris une sorte d'échiquier noir et blanc. À deux jardins de là, Dufy, le berger allemand d'une voisine, aboyait avec rage.

D'une main tremblante, Édith s'empara de la carafe à whisky de son mari et s'en servit une grande rasade, qu'elle but d'un trait. Elle eut l'impression que l'alcool la déchirait en deux. Mais elle se sentit reprendre possession de son corps. Elle allait avoir besoin de courage dans les heures, et même les jours, à venir.

Édith décrocha le téléphone fixe mais n'obtint aucune tonalité. Elle jeta un bref coup d'œil en direction du mur. La prise avait été arrachée. Le téléphone portable de Jules était à portée de main. Elle s'en saisit. Appeler la police ? Certainement pas, non. Trop tôt. Ou trop tard. Elle devait joindre Benjamin. Lui était peut-être au courant de ce rendez-vous nocturne. Le père et le fils se parlaient encore, eux.

D'une main plus ferme, elle tenta de composer les six chiffres qui lui permettraient de déverrouiller l'appareil mais, dans son état, elle ne parvenait pas à se rappeler le code.

Elle se concentra et les trois derniers chiffres lui apparurent.

... 813.

Sauf cela, rien.

# CHAPITRE

## 2

Benjamin Férel remonta sur son nez saillant ses petites lunettes rondes, qui avaient la fâcheuse habitude de glisser. Il pensa : « La monture est trop lourde, l'écaille, c'est classe, oui, devant les clients de la boutique, mais là, devant mon écran, c'est pénible... Il me faudrait plutôt une monture en titane, très légère, et des verres antireflet. »

Tout en réfléchissant, il pianotait à très vive allure sur son clavier. Il fit une pause, suspendant ses deux mains au-dessus des touches, souffla et se saisit d'un critérium pour inscrire sur un petit carnet à la couverture noire un mot : *opticien*.

Ce fut à cet instant que son portable se mit à vibrer. Benjamin ne voyait pas l'écran. Les premières notes d'une sonate de Chopin – au synthétiseur – emplirent l'espace de sa petite chambre.

— Non, chuchota-t-il en reprenant la sarabande de ses dix doigts sur le clavier. Non, Assane, je ne décrocherai pas. Non, c'est terminé... Je me range sur le bas-côté de la route... Je prends même un chemin de traverse... Amis à vie, mais ne compte plus sur moi pour tes virées louches...

Il remonta à nouveau ses lunettes et lança une recherche sur ce nouveau moteur états-unien portant le nom fort étrange de « Google » et qu'il trouvait révolutionnaire. Cela allait changer sa vie, il en était intimement persuadé.



C'était précisément pour cette raison qu'il s'était fait installer une connexion internet à haut débit dans la boutique de ses parents, rue de Verneuil, à une centaine de mètres à peine du musée d'Orsay, qu'il gérait et où il logeait au premier étage.

Le portable se tut, puis se remit à tressauter de plus belle. Le fils Férel jeta un bref coup d'œil sur le cadre rococo qui se trouvait à droite de l'écran. Il contenait une photo de lui, entouré de ses deux meilleurs amis : Assane et Claire. Ils se connaissaient depuis leur adolescence. Ils étaient inséparables.

— Une heure du matin ! Ça ne s'arrange pas, lâcha Benjamin, qui aimait parler seul. Tu attendras bien que le jour se lève, mon cher Assane...

Cette courte scène offrait un résumé assez juste, en vérité, de la personnalité de Benjamin. Son esprit, d'une grande vivacité, se partageait entre la tendresse des vieilles choses – son métier d'antiquaire – et l'amour des nouvelles technologies – sa passion pleine et entière.

Mais, puisque la personne qui cherchait à le joindre insistait, il finit par retourner le portable.

Ce n'était pas Assane, ni Claire.

Un étrange « papa » s'inscrivait sur l'écran, en gros pixels baveux. Il pressa la touche verte, les sourcils froncés. À cette heure, cela ne pouvait être qu'une urgence.

— Papa ?

— Ah, tu finis par répondre !

Il reconnut la voix de sa mère et fit une grimace.

— Benjamin, avec qui ton père avait-il rendez-vous cette nuit ?

— Tu me parles de quoi, là ?

Le ton était sec. Il entendit Édith boire bruyamment avant de répondre :

— Ton père recevait des clients, ce soir ? Tu étais au courant ? J'ai entendu des cris provenant du bureau. Puis un coup de feu... Tu entends ? Un coup de feu. Et là... Jules a disparu.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes. Papa n'est pas avec toi ? Vous aviez pourtant une soirée...

— Il était dans son bureau... Il y a eu du grabuge... J'ai entendu des coups de feu, j'ai tiré moi-même...

Benjamin se passa une main sur le visage. Entre la voix posée, calme et froide, la voix ordinaire, en somme, de sa mère, et les propos pour le moins décousus qu'elle tenait, il y avait une opposition flagrante.

— Tu as tiré ? Mais sur qui ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Mais tu le sais peut-être, toi ?

— Non. Je ne connais pas l'agenda de papa heure par heure. Pourquoi as-tu tiré ?

— J'ai pris peur. J'ai entendu des cris. Des voix menaçantes...

— Tu penses que ça peut être un cambriolage ?

— Je n'en sais rien, répondit la mère. Le bureau de Jules est en ordre.

— Mais lui n'est pas là...

— Non.

— Et le coffre ?

— Fermé.

Benjamin soupira. Ses parents avaient-ils trop bu ? Une de leurs disputes pathétiques avait-elle mal tourné ? Que devait-il faire ? Il était tard. Il commençait à être fatigué. Aurait-il la force de pédaler jusqu'à la villa pour très probablement assister à une nouvelle scène de ménage ?

Il eut soudain une idée.

— Passe-moi Joseph, veux-tu ?

Il allait parler avec le majordome. Benjamin le connaissait depuis l'enfance et savait l'homme d'une pondération à toute épreuve.

— Il est enfin sorti de sa tanière, pesta Édith. Tout comme Anémone.

Elle hurla le nom du majordome, déclenchant la rage du chien des voisins.

— Je le vois revenir du jardin.

— Passe-le-moi...

Pour toute réponse, Benjamin entendit sa mère pousser un cri strident.

Et la communication fut coupée.

# CHAPITRE

## 3

Le fils Férel resta figé, le cri de sa mère résonnant encore à son oreille. Il rappela, ses doigts ripant sur le clavier. Ce fut Joseph qui décrocha.

— Benjamin ? souffla le majordome.

— Qu'est-ce qui se passe, Joseph ? Pourquoi Édith a crié ?

— Je reviens du jardin, expliqua l'homme de maison, la voix tremblante. J'ai trouvé un mouchoir de monsieur au pied des troènes, dans le fond... Un mouchoir...

Benjamin l'entendit déglutir.

— ... taché de sang !

Le fils Férel accusa le coup. Cette fois, il devait se rendre à la villa. Le sang avait coulé.

— Je pars. Passe-moi ma mère.

Édith prit la communication, haletante.

— Il faut appeler la police, dit-il.

De sa main libre, il agitait la souris pour fermer sa session d'ordinateur.

— Non, viens d'abord...

— Je suis à la villa dans vingt minutes à peine...

Il raccrocha et jeta un regard sur sa table de travail. À gauche du clavier s'empilaient des liasses de billets de cent euros ainsi que plusieurs cartes mères et autres composants

informatiques. Sur l'étagère était posé un dessin de Léon Spilliaert, un paysage d'Ostende que Benjamin avait acquis pour la somme de trente-cinq mille euros l'après-midi même. Il enferma le tout dans le haut coffre-fort blindé qui se trouvait à droite de son petit lit monacal.

Puis il descendit l'escalier de bois en colimaçon à la hâte et atterrit dans la boutique plongée dans le noir. Il sortit par la porte latérale et enfourcha son vélo à guidon chromé, rangé au fond de la cour. Dans Paris, Benjamin ne se déplaçait qu'à vélo.

Il s'élança rue de Verneuil et coupa pour passer le long de la station de métro Rue du Bac. Pour rejoindre la villa de ses parents, située rue Georges-Braque, près du parc Montsouris, il devait remonter le boulevard Raspail sur toute sa longueur, jusqu'à la place Denfert-Rochereau. Cela montait un peu, mais Benjamin se sentait en bonne forme.

« Voyons, pensa-t-il en traversant à vive allure le boulevard du Montparnasse où quelques touristes s'ébrouaient encore devant la façade des brasseries, papa a quitté le domicile conjugal sans rien dire à maman... Ce n'est pas la première fois. Mais cette histoire de coups de feu, ce mouchoir taché de sang... »

Il passa devant le célèbre Lion de Belfort, contourna l'entrée des Catacombes – qui lui rappela quelques souvenirs en compagnie d'Assane –, avant de s'engager sur l'avenue René-Coty. Il avait pédalé à toute vitesse et ses mollets commençaient à le piquer. Devant les grilles closes du parc, il obliqua sur la droite et s'engagea rue Georges-Braque pour s'arrêter en face du numéro 8, où était garée une grosse camionnette blanche. Les pavés secouèrent vivement son vélo, et lui par la même occasion, mais il en avait l'habitude. Il avait vécu

toute son enfance ici, il connaissait par cœur ce petit bout de campagne à Paris.

Des lumières étaient allumées au rez-de-chaussée et aux étages de la villa, mais aussi des riches demeures voisines.

— Tout va bien, monsieur Férel ? demanda une voix d'homme que Benjamin ne reconnut pas et qui provenait de la villa d'en face. Nous avons entendu des coups de feu et...

Benjamin, tout en déposant son vélo dans le jardin, rassura les voisins à la cantonade :

— Oui, aucune inquiétude particulière, je vous assure...

Il n'en dit pas plus et pénétra dans le hall de la villa. Sa mère n'avait pas quitté le bureau de Jules. Lorsqu'elle vit son fils, elle poussa un petit cri de stupeur.

— Cette barbe !

— Tu ne crois pas qu'on a mieux à faire que de commenter ma pilosité ? lâcha Benjamin.

Édith haussa les épaules. Anémone et Joseph, ses deux employés de maison, se trouvaient à ses côtés. Benjamin les salua avant de demander :

— Le mouchoir ?

Joseph désigna le guéridon situé près de la baie vitrée. Benjamin se pencha vers le morceau de tissu brodé des initiales de son père. Le « F », en effet, était teinté d'un rouge très vif, d'un éclat encore frais. Il n'osa pas toucher l'objet. Était-ce le sang de son père ? Probablement. Et cela n'annonçait rien de bon.

— Tu as essayé de joindre papa sur son portable ? demanda-t-il.

— Il l'a laissé ici.

— Tu sais bien que papa en possède deux. Tu as tenté d'appeler l'autre numéro ?